

# DINGO VU PAR UN VETERINAIRE CYNOPHILE

"A la mémoire de Dingo  
et à Octave Mirbeau en témoignage d'amitié."

Colette de Jouvenel

Dédicace de *L'Entrave* (1913)

## LE DINGO AUSTRALIEN : UN CHIEN ?

À supposer qu'il ait réellement voulu s'y intéresser et compulsé les rares auteurs qui avaient écrit sur la question jusqu'à la fin du siècle dernier et les toutes premières années du nôtre, que Mirbeau pouvait-il savoir de cet animal exotique venu des antipodes ?

En vérité et très curieusement, peu de choses et rien de très précis. Certes, quelques grands voyageurs l'avaient rencontré dans son pays d'origine, mais, comme à l'habitude, leurs descriptions varient souvent de l'un à l'autre. Les grands naturalistes se sont contentés de les reprendre et, parfois, de reproduire leurs erreurs. Très peu de ces animaux ont été rapportés en Europe et très rares sont ceux que nous aurions pu voir dans nos jardins zoologiques, pourtant très à la mode. Il était enfin totalement inconnu des milieux cynophiles autorisés. Le grand Buffon (1707-1788), qui manifestement n'en a jamais vu, est assez discret à son sujet. Cuvier (1769-1832), qui avait pu l'observer en captivité, en parle plus sérieusement. Tous les autres se recopient et leur prose n'apporte pas une meilleure connaissance de ce canidé "sauvage". Le docteur Chenu, auteur d'une volumineuse et très sérieuse encyclopédie, classe le dingo dans le genre *Canis* (Linné) – qui regroupe tous les "*chiens proprement dits*" –, dans l'espèce cosmopolite du chien domestique *Canis familiaris* (Linné), dans la première race de celle-ci, les Mâtins : le chien de la Nouvelle-Hollande ou dingo, *Canis familiaris Australiæ* (A.-G. Desmarest) y occupe la première place<sup>1</sup>. Voilà qui augure mal de la connaissance de notre animal : le dingo, cosmopolite et domestique ! La description qu'en donne le Dr. Chenu, manifestement reprise de Cuvier, n'est cependant pas dénuée d'intérêt : "*Taille et proportions du Chien de berger, excepté la tête, qui ressemble entièrement à celle du Mâtin. Pelage très fourni ; queue assez touffue ; deux sortes de poils, des laineux gris et des soyeux fauves ou blancs ; dessus de la tête, du cou, du dos et de la queue d'un fauve foncé ; dessous du cou et poitrine plus pâles ; museau et face interne des cuisses et des jambes blanchâtres. Longueur du corps, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue, 0,50 m.*

*Cette variété est pour Fr. Cuvier celle qui se rapproche le plus du type spécifique, c'est pour cela qu'il la place en tête de toutes les autres.*"

Malgré le flou habituel qui perdurera jusqu'à nous et que l'on retrouve dans bien des standards actuels des races canines, cette description a au moins le mérite d'exister et nous servira de base. Quant à son comportement, "*le Chien de la Nouvelle-Hollande, qui a été découvert par Peron et Lesueur aux environs du port Jackson, est très agile ; il*

*court avec la queue relevée ou étendue horizontalement, avec la tête haute et les oreilles droites ; il est très vigoureux et rempli de courage ; vorace et se jetant sur les volailles ou la viande qu'il trouve à sa disposition, sans que la crainte d'aucun châtement puisse le retenir ; il n'aboie pas, et hurle, dit-on, d'une manière lugubre. Aussi hardi qu'affamé, ce Chien ne craint pas de se jeter quelquefois sur le gros bétail, et lui fait des morsures presque toujours mortelles : quand il surprend un Kangaroo (sic), il s'élanche sur son dos, s'y cramponne et le déchire ; mais, si celui-ci l'aperçoit et se retourne pour le combattre, le Dingo se retire à quelques pas pour recommencer son attaque aussitôt que l'autre veut partir, et finit souvent par le tuer".* Ce n'est pas dit, mais il est clair que cette description est celle d'un animal sauvage et non d'un chien domestique, assez peu "*familiaris*" jusque-là. Mais Chenu termine ainsi sa notice : "*Ce Chien est le compagnon des sauvages qui, aujourd'hui, sont relégués vers le centre du continent australien*", ce qui replace le dingo dans les familiers de l'espèce humaine. Nous y reviendrons car cette question de la relation du dingo à l'homme est des plus importantes.

Dans son *Histoire des chiens* si joliment pré- et postfacée par Alexandre Dumas, Bénédic-Henry Révoil, chasseur émérite, grand voyageur, fervent cynophile et cynotechnicien averti, classe le dingo dans les Chiens sauvages et lui consacre deux longues pages : "*Quelques personnes prétendent que c'est une espèce importée, et la zoologie très exclusive de la grande île méridionale où on la trouve aujourd'hui ne rend pas cette hypothèse inadmissible. [...] On ne possède, toutefois, aucune preuve, soit directe, soit traditionnelle, de cette importation. Il faut prendre, en attendant, le dingo où nous le trouvons, et cet animal se rencontre avec tous les attributs essentiels d'une bête sauvage*"<sup>2</sup>. Le dingo est donc, indéniablement un chien sauvage, dont la présence en Australie n'est pas encore élucidée et dont l'origine reste inconnue. Ce sauvage "*est un animal fort et de grande taille, aussi actif que féroce ; et lorsqu'il attaque des moutons, il semble prendre plaisir à en tuer le plus grand nombre possible, plutôt par une sorte d'instinct sanguinaire que pour satisfaire aux exigences naturelles de la faim*". Et de citer à l'appui de cette thèse d'un animal à l'instinct irrépressible de tueur insatiable, plusieurs carnages célèbres dans les élevages australiens. Leurs victimes ne se limitent pas aux paisibles ovins et aux pacifiques marsupiaux indigènes. "*Lorsque ces animaux sauvages rencontrent des chiens domestiques, ils se jettent aussitôt sur eux pour les dévorer. Ils montrent en pareil cas beaucoup plus de courage que les loups, et poursuivent les chiens de chasse pour ainsi dire jusqu'aux pieds de leur maître. Un dingo amené en Angleterre, et dont on supposait les mœurs fort adoucies par une longue traversée, ne fut pas plutôt débarqué qu'il se rua sur un pauvre âne peu préparé à cette attaque, et qui aurait été mis en pièces si on n'était venu promptement à son secours. Un autre, au Jardin des Plantes de Paris, s'élançait contre les barreaux des loges des bêtes féroces, lors même qu'il voyait ces loges occupées par un jaguar, une panthère, un ours, avec lesquels il n'était certainement pas de force à lutter.*" Voilà le charmant petit animal domestique que Mirbeau aurait choisi pour lui tenir compagnie une partie de sa vie... Autre particularité, "*privés de la liberté, ces mêmes animaux, dit-on, deviennent pour la plupart muets ; [...]. / Les jardins de la Société zoologique de Londres possèdent depuis longtemps plusieurs individus de cette espèce, qui n'ont jamais pu, ou voulu aboyer comme les autres chiens dont ils sont entourés.*" Seule note agréable à ce sombre tableau, ils "*paraissent, malgré leur nature*

*sauvage, avoir beaucoup d'affection les uns pour les autres*", ce qui pourrait être un critère de choix pour quiconque déciderait d'en posséder plusieurs !

Révoil confirme la domestication et le dressage à la chasse à l'émeu et au kangourou par les naturels de cet animal peu agréable au premier abord. Enfin, les croisements avec le chien domestique seraient possibles, mais les métis possèdent une grande partie des mœurs sauvages du dingo, son indocilité et une disposition naturelle à fouiller la terre comme pour s'y creuser un terrier.

Une gravure illustre le propos de Révoil. Nous y voyons un canidé à la fourrure dense, au museau pointu et aux petites oreilles droites, portant une superbe queue empanachée, le tout faisant plus penser à un renard haut sur pattes qu'à un mâtin, si tant est que cette dénomination puisse être rapportée à une race bien précise.

La même année que Révoil, Eugène Gayot, un véritable zoologiste cette fois, publie un monumental ouvrage qui fait encore autorité pour bien des points<sup>3</sup>. On y retrouve le dingo décrit par Cuvier, que Gayot se contente de citer textuellement. Un spécimen de la race – Gayot va même jusqu'à évoquer une possibilité de différence d'espèce ? –, dite Chien de la Nouvelle-Hollande, a été ramené en France par les naturalistes de l'expédition du capitaine Baudin aux terres australes. Une planche gravée le représente plus haut encore, moins velu, à la queue moins longue et moins fournie, à la tête plus carrée, plus "mâtine", une allure générale plus canine que vulpine. Il est décrit comme très agile, très actif en liberté, mais dormant continuellement en captivité, doué d'une force musculaire surpassant *"de beaucoup celle de nos chiens domestiques"* (une comparaison difficile à faire, connaissant la grande variabilité de l'espèce canine), et d'une extrême finesse des sens, étrangement inapte à la nage, au courage (à la témérité devrait-on dire ?) remarquable, au comportement très particulier vis-à-vis de l'homme : *"La présence de l'homme ne l'intimidait point : il se jetait sur la personne qui lui déplaisait et sur les enfants surtout, sans motif apparent... Il n'obéissait pas à la voix, et le châtiment l'étonnait et le révoltait. Il affectionnait particulièrement celui qui le faisait jouir le plus souvent de sa liberté ; il le distinguait de loin, témoignait son espérance et sa joie par des sauts, l'appelait en poussant un petit cri, assez semblable à celui des autres chiens dans la même situation ; et aussitôt que la porte de sa cage était ouverte, il s'élançait, faisant rapidement cinq ou six fois le tour de l'enclos où il pouvait s'ébattre, et revenait à son maître lui donner quelques marques d'attachement, qui consistaient à sauter vivement à ses côtés, et à lui lécher la main. Ce penchant à une affection particulière ressemble à celui du chien de berger, et s'accorde avec ce que les voyageurs assurent de la fidélité exclusive du chien de la Nouvelle-Hollande pour ses maîtres ; mais si cet animal donnait quelques caresses, ce n'était que pour des services réels, et non point pour obtenir d'autres caresses. Il souffrait volontiers celles qu'on lui faisait, et ne les recherchait point. / Il marquait sa colère par trois ou quatre aboiements rapides et confus ; excepté ce cas, semblable au chien sauvage, il était très silencieux".* Et Cuvier de poursuivre : *"Bien différent de nos chiens domestiques, celui-ci n'avait aucune idée de la propriété de l'homme, et il ne respectait rien de ce dont il lui convenait de faire la sienne. Il se jetait avec fureur sur la volaille, et semblait ne s'être jamais reposé que sur lui-même du soin de se nourrir."*

Nos naturalistes ne pouvaient que tenter un rapprochement entre cet animal à demi sauvage et les indigènes au contact desquels ils vivaient parfois. Cuvier d'abord : *"Il appartenait sans doute au peuple*

le plus pauvre et le moins industrieux de la terre de posséder le chien le plus enclin à la rapine qui fût connu et le plus incorrigible à cet égard. Cependant, les sauvages de la Nouvelle- Hollande se font accompagner par ces chiens à la chasse, ce qui ferait supposer quelque sentiment de propriété chez ces animaux ; mais ne nous offrent-ils pas alors le tableau où Buffon peint l'homme et le chien sauvage s'entr'aidant pour la première fois, poursuivant de concert la proie qui doit les nourrir, et la partageant ensemble après l'avoir atteinte ?". Gayot ensuite : "Tel maître, tel chien, pourrait-on dire. Les habitants de la Nouvelle-Hollande sont extrêmement rapprochés de l'état libre des premiers âges, on les donne pour les moins avancés en civilisation de tous les sauvages. La race de chiens qu'ils se sont associés n'est pas tenue d'être, plus qu'eux, éloignée de cet état de pure nature [...]." Mirbeau avait-il lu Cuvier ?

Ajoutons, pour en terminer avec ce précurseur dont le mérite est de ne décrire que ce qu'il avait observé, que le régime alimentaire de son dingo pur sang se composait essentiellement de viande crue et fraîche, le poisson étant toujours refusé malgré la faim, le pain accepté et les matières sucrées ( ?) appréciées. Nous n'aborderons pas la question épineuse de l'interfécondité du dingo et de notre chien domestique, quelle qu'en soit la race, les chiens de Mirbeau n'ayant, à notre connaissance, jamais laissé de postérité. Les ouvrages qui suivront tout au long de la seconde moitié du XIXème siècle n'apporteront pas grand' chose à la connaissance du dingo. Nous n'en retiendrons que les nouvelles informations d'ordre morphologique ou comportemental qui pourraient compléter ou infirmer ce que nous avons déjà rapporté.

Emile Richebourg, un raconteur d'histoires, insiste sur la férocité du dingo, un animal qui ressemble "pas mal au chien de berger et au renard", mais peut-être encore plus au loup dont il a "le regard oblique", un loup au "poil rougeâtre et hérissé", un animal à "la lâcheté bien connue" et à l'acharnement sans pareil. Sa persévérance à traquer sa proie jusqu'à épuisement "n'est égalée que par la dureté de sa vie." Quant à sa résistance à la souffrance, elle est extrême : on en a vu qu'on croyait blessé à mort, à moitié écorché, se relever sanglant et prendre la fuite "devant son bourreau stupéfait"<sup>4</sup>.

Une décennie plus tard, un ouvrage anonyme regroupe les connaissances que nous avons alors sur le chien, d'après les plus récentes publications, anglo-saxonnes pour la plupart, des Stonehenge, Youatt, Mayhew, ou Hamilton Smith. La taille du dingo est estimée à 0,60 m au garrot, sa longueur à 0,76 m environ. Sa tanière serait installée dans le creux des rochers et il vivrait sans le secours de l'homme. On peut cependant l'appivoiser, mais jusqu'à un certain point seulement, et "il saisit toujours l'occasion de reprendre sa liberté, et avec elle ses instincts sauvages"<sup>5</sup>.

Pour Ad. Reul, un savant professeur de zootechnie et vétérinaire, le dingo n'est ni un chien marron, ni un chien "civilisé", mais bien un chien sauvage, le Chien sauvage d'Australie ou encore, – et c'est la première fois qu'on voit apparaître ce qualificatif –, le Warragal, un *Canis Dingo*. Fort heureusement, ce nom de warragal, que l'on retrouve dans les ouvrages postérieurs comme synonyme de dingo, est peu usité et, si Mirbeau l'a connu, il a eu la bonne idée de l'oublier pour le titre de son dernier roman ! "C'est le type proprement dit du chien sauvage hurleur. Il est même considéré comme l'unique chien sauvage existant, par certains naturalistes, pour lesquels les autres chiens que nous venons d'énumérer (buansu de l'Himalaya, colsun ou dôle, adjak ou chien rutilant, cabéru ou chien du désert, dihb)

descendraient de sujets domestiques abandonnés à eux-mêmes et redevenus sauvages." Un autre débat, après celui de l'origine géographique, tous deux loin d'être clos<sup>6</sup>.

Le "médecin-vétérinaire" Joanny Pertus s'attarde peu sur le dingo. Il en donne cependant une représentation gravée d'origine inconnue : un "*canidé sauvage ou redevenu sauvage*", aux petites oreilles droites et à la queue peu fournie recourbée sur le dos, "*qui a la taille de nos chiens de berger, et dont le poil fauve est soyeux en dessus et plus pâle et plus laineux en dessous*". Si, pour en savoir plus, on se reporte aux Chiens de berger, on peut admirer un chien, certes aux oreilles droites, mais cassées aux extrémités, et, nous précise-t-on, à la robe noire ou noirâtre, au poil grossier et à la queue tenue horizontale ou pendante...<sup>7</sup>. Quand on aura rappelé qu'à cette époque on ne connaissait guère en France que le chien de berger de Beauce et celui de Brie (bien que de nombreuses autres variétés aient existé dès cette époque) – beauceron et briard bien différents d'allure, de taille, de robe et de poil du dingo australien –, on aura du mal à imaginer l'idée que pouvaient bien se faire d'un dingo Mirbeau et ses contemporains.

Pour le baron de Vaux<sup>8</sup>, dont le livre est préfacé par un homme de plume grand ami des chiens, Aurélien Scholl<sup>9</sup>, le dingo est natif d'Australie, mais il n'en apporte aucune preuve formelle. "*On le voit parfois, – dit-il –, dans les expositions anglaises, mais c'est plutôt à titre de curiosité qu'autrement*" (un point qu'il conviendrait de vérifier dans les catalogues des expositions canines de nos voisins d'Outre-Manche) ; il "*semble tenir le milieu entre le chacal et le berger écossais. Il est de la taille de ce dernier.*" Une nouvelle comparaison des plus originales<sup>10</sup> !

La première édition française de la monumentale encyclopédie canine du comte Henry de Bylandt, véritable bible de l'amateur de chiens de race, jamais égalée, présente cette notable particularité de posséder une notice sur le Dingo, chien d'Australie<sup>11</sup>, entre le chow-chow chinois et les chiens nordiques, auxquels il ressemble beaucoup, surtout dans sa représentation "queue recourbée sur le dos". La notice entière consiste, comme pour toutes les autres races, en un standard de l'animal. Nous n'en relèverons que les points essentiels et précis : chien ressemblant à un renard de grande taille, au museau allongé, aux yeux brun pâle, obliques, donnant au chien un regard faux et fuyant (?), les oreilles petites et droites, de forme triangulaire, la queue bien touffue mais sans frange, portée pendante ou avec une courbe sur le dos (?), au poil court, épais et dense et au sous-poil court et laineux, roux pâle, gris cendré et bringé, haut de 50 cm environ et pesant environ 30 kg, et... d'origine australienne. L'iconographie est riche de deux illustrations. Une première gravure, extraite du livre *The Dog Owner's Annual*, représente une "chienne" du nom de "Myal" : l'animal ressemble étrangement à un loup qui vient d'être capturé ou a un quelconque "chien de rue" battu et apeuré ! La seconde, extraite du journal *L'Éleveur*, nous montre un dingo prénommé "Lupus" (?) : Lupus a des allures de chien nordique d'un modèle un peu léger. Il faut croire que le dingo s'était quelque peu égaré dans ce catalogue des chiens de races car il a disparu totalement de la troisième édition, en quatre langues, du de Bylandt<sup>12</sup>. La présence du dingo semble avoir relevé plus de l'erreur vite réparée ou de la curiosité. On ne le retrouve, bien sûr, ni dans la liste des Clubs de chiens de race, ni dans celle des étalons recommandés ! Il n'a donc jamais figuré sur la liste officielle des races reconnues par la Fédération Cynologique Internationale. Myall et Lupus ont dû être

deux des très rares représentants de la "race" à s'être retrouvés chez des particuliers en mal d'originalité ou d'exotisme, en laisse, hors de leur lointain territoire d'origine, exception faite du dingo de Mirbeau. Les livres qui suivront ne seront que des compilations de ceux dont nous venons de parler et, de toute façon, ils viendront trop tard pour avoir pu influencer Octave Mirbeau dans le choix de son chien personnel ou de son *alter ego* littéraire.

Que savons-nous de plus du dingo un siècle plus tard ? Les publications les plus récentes bénéficient d'une illustration photographique plus réaliste que les gravures anciennes. Les clichés nous montrent un animal beaucoup plus proche du chien, semblable à tous ces chiens errants du Proche et du Moyen-Orient, aux chiens de Constantinople ou des populations nord-africaines, mais plus homogène dans sa robe fauve clair, en général uniforme sur le corps, avec souvent les extrémités blanches, à la queue beaucoup moins imposante que celle représentée sur les gravures du XIX<sup>ème</sup> siècle.

Mais, contrairement à ce qui avait été écrit jusque-là par les zoologistes, cette robe couleur jaune-brun, immortalisée par Kipling dans ses *Histoires comme ça* avec son chien jaune Dingo, peut varier du brun avec des rayures noires au blanc (il existe même des albinos)<sup>13</sup>. Bernhard Grzimek affirme qu'il existe des dingos bruns et même noirs, dont l'origine n'a rien d'hybride, et apporte quelques précisions utiles à notre propos : "*Le mépris des Australiens, – par opposition aux aborigènes qui ne sont pas considérés comme tels ! –, fait qu'on sait peu de choses sur ses mœurs à l'état sauvage. [...] Le dingo n'attaque jamais l'homme. [...] Sa longévité, en captivité, est celle du chien domestique*"<sup>14</sup>.

Les histoires qui mettent en scène un dingo ne sont pas si nombreuses que l'on puisse se permettre de les passer sous silence. Les *Histoires comme ça* ont été publiées par Rudyard Kipling en 1902 sous le titre original de *Just so Stories : for little children*. L'une d'entre elles, très courte, porte le titre de "La plainte du petit père Kangourou". C'est un texte en forme de conte, qui nous explique comment kangourou et dingo se retrouvèrent, seuls, au milieu de l'Australie et comment le marsupial finit par acquérir la morphologie que nous lui connaissons. Kangourou voulut un jour devenir "*différent, très populaire et très couru*". Aussi s'adressa-t-il aux dieux de son pays ; seul le Grand Dieu accepta sa proposition et le confia à "*Dingo – Dingo Chien Jaune – couleur de poussière au soleil et qui a toujours faim [...] avec sa gueule en seau à charbon, [...] qui rit comme un piège à rats*". Et Dingo se mit à poursuivre Kangourou à travers tout le continent : une course effrénée jusqu'au moment où Dingo Chien Jaune, "*qui avait de plus en plus faim – avec sa gueule en collier de bourrique –, sans gagner ni perdre*", commença à trouver cette aventure sans intérêt. Satisfaction ayant été donnée au vœu exprimé par Kangourou, Le Grand Dieu décida alors que l'heure était venue de s'arrêter. Le kangourou regretta bien, mais il était trop tard et, dorénavant, il lui faudra courir et sauter sans cesse, Dingo Chien Jaune couleur de poussière au soleil toujours à ses trousses<sup>15</sup>...

Pour Maurice et Albert Burton, les dingos, comme tous les chiens, poursuivent leurs proies, les fatiguant par une longue course, jusqu'à épuisement, car ils ne sont pas des coureurs très rapides. Ces auteurs modèrent le caractère sanguinaire de ces chiens et les tueries sans commune mesure avec la faim à assouvir, dues le plus souvent à l'inexpérience et à l'excitation des jeunes<sup>13</sup>. Il est indéniable malgré tout que le dingo a constitué un sérieux problème aux colons éleveurs australiens. À l'origine, les dingos étaient très nombreux et

se nourrissaient aisément de kangourous (après avoir sans doute totalement supprimé leurs seuls rivaux, le thylacine et le dasyure). Les dingos, traqués et décimés à leur tour par les colons qui, dans le même temps, cherchaient à introduire le mouton, se rabattirent sur les ovins, qui devinrent leurs proies de choix. La guerre aux dingos devint alors féroce et à grande échelle : tous les moyens furent mis en œuvre et le coût de l'opération fut élevé. Leur disparition totale fut évitée lors de l'introduction du lapin, dont la multiplication forcenée fit du dingo l'auxiliaire des colons, pour autant qu'ils soient tenus à l'écart des bergeries et des enclos d'élevage !

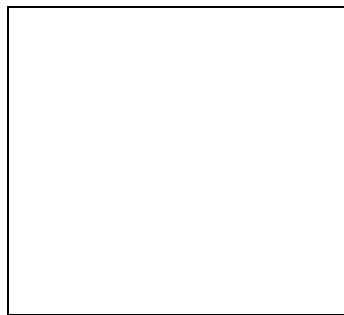
Après cet indispensable rappel d'ordre zootechnique et compte tenu des informations que nous possédons sur la morphologie et le caractère du chien d'Australie, plusieurs questions se posent.

Octave Mirbeau a-t-il jamais eu réellement un dingo comme animal de compagnie ? Dans l'affirmative, pourquoi et comment est-il devenu le maître d'un tel chien ? Dingo, le héros de son dernier livre, peut-il être un véritable dingo australien ou est-il pure fiction fantaisiste sous la plume du romancier ? Cette seconde question est bien évidemment liée à la première.

### **LE CHIEN DE MIRBEAU : UN DINGO ?**

Mirbeau a tout fait pour nous le faire croire, tant dans sa correspondance avec ses intimes que dans les entretiens qu'il eut dans les dernières années de sa vie avec journalistes et écrivains, à une époque où – il faut le souligner – il avait déjà commencé la rédaction, longue et apparemment assez laborieuse, de *Dingo*.

Trois ans avant la sortie du livre, Louis Nazzi, un admirateur inconditionnel, pour qui l'annonce d'un nouvel ouvrage de Mirbeau est un événement exceptionnel dont les qualificatifs atteignent des sommets, se rend chez l'auteur avec lequel il a un long entretien. Mirbeau lui parle de son amour des animaux, des plus méprisés, des plus humbles, et de son chien, "*d'une voix très douce, presque faible, qui étonne chez cet homme qui a tant combattu et qui sait mettre, dans ses livres, tant de grondantes colères*"<sup>16</sup>. Mirbeau ne laisse planer aucun doute sur la nature de son compagnon canin : "*Oui, je termine mon prochain roman, dans lequel je raconte l'histoire de mon chien Dingo. J'y travaille depuis un an et demi [...]. Depuis longtemps, je voulais consacrer un livre à Dingo... Dingo, c'est une bête magnifique, très curieuse d'une vitalité extraordinaire... Imaginez-vous un chien haut, à poils longs, dressant ses oreilles courtes et traînant derrière lui une queue fournie et soyeuse de renard ?...*".



*Dingo*, par Pierre Falké.

Voilà qui pourrait mettre un terme à cette étude, d'autant que Mirbeau pour bien convaincre son interlocuteur et ses futurs lecteurs, complète l'information par quelques considérations cynotechniques, confirmant ainsi ce que nous avançons sur ses lectures : "*Originaire de l'Australie centrale, de la contrée de Dingo, il avait gardé son âme primitive et ses instincts libres et farouches... Il tenait à la fois du renard et du loup, dont il possédait les terribles mâchoires... Au reste, Dingo n'était pas un chien, si j'en crois les savants, si habiles à créer d'inutiles classifications, mais un dingo... Ainsi, le définissaient les zoologistes, les heureux hommes...*". Voilà, on se demande pourquoi, les zoologistes épinglés ; suivront peu de temps après, dans *Dingo*, les vétérinaires et les entomologistes, qui ne sont qu'une variante des premiers !

Mirbeau a donc lu les savants ouvrages, au moins une partie d'entre eux, ou peut-être un seul ? mais lequel ? Il n'y a trop rien à redire sur sa brève description du dingo, qui n'est peut-être pas un chien. Mais le poil long – certes la notion de longueur est toute relative – pose un problème : non seulement Mirbeau a éprouvé le besoin et a réussi le tour de force de faire venir un dingo d'Australie, mais il a reçu sans doute le seul exemplaire à poil long qui eût jamais existé ! Et où a-t-il bien pu trouver l'information sur l'origine géographique de l'animal, l'Australie centrale et, plus précisément, la région de Dingo ? Voilà qui laisse déjà planer un doute sur l'exactitude de ses propos et qui donne l'occasion de s'attarder quelque peu sur l'origine de ce mot de "dingo".

Le nom est emprunté à l'anglais dingo, lui-même emprunté à une langue d'Australie. "*Le mot est relevé dans une traduction de W. Trench (1789), qui cite le mot comme aborigène et de nouveau chez Dumont d'Urville (1834-1835). Il désigne un chien sauvage d'Australie.*"<sup>17</sup> Dingo, adjectif et nom, dans le sens de fou, attesté en 1907 sous la forme suffixée dingot, est généralement considéré comme un dérivé de dingue (1916, chez Barbusse), "*mais son apparente antériorité pose problème*"<sup>17</sup>. Et certains linguistes pensent que ce mot pourrait venir, dans ce sens, du premier. Le dingo : un chien fou ! Rappelons que, pour les Blancs d'Australie, "Dingo" est un terme injurieux<sup>14</sup>. Les ouvrages anglais confirment le *Robert* : Dingo, 1789, précisant que le mot est indigène et originaire de la Nouvelle-Galles du Sud, ce qui nous ramène à la géographie<sup>18</sup>. Les atlas consultés ne nous ont pas permis de retrouver trace d'une région portant le nom de Dingo, mais tous connaissent la petite ville de Dingo, dans le Queensland, sur le Tropique du Capricorne, à moins de 200 km de Rockhampton et à 600 km environ de Brisbane, dans le *Great Dividing Range*, très loin de la Nouvelle-Galles du Sud. Laissons donc à Mirbeau la paternité de l'information.

Mirbeau connaissait bien le caractère de ce dingo et c'est précisément celui-ci qui, nous dit-il, aurait guidé son choix : "*Ce qui m'a fait m'intéresser à cette bête et l'aimer, c'était son amour de l'indépendance, son individualisme outrancier... Il n'avait rien de cette servilité douloureuse des autres chiens. Il consentait quelquefois à obéir, mais à ses heures... Par exemple, s'il ne lui plaisait point, impossible de la faire grimper dans un fiacre... Il me fallait rentrer à pied à la maison, quelque temps qu'il fasse, derrière Dingo satisfait... Et pourtant, en dépit de sa férocité héréditaire, il avait un pouvoir d'adaptation qui a toujours suscité mon émerveillement... Très vite, il avait pris l'habitude de notre vie civilisée, il se sentait à l'aise dans nos appartements qu'il arpentait comme ses ancêtres, la brousse...*".

Si les premiers caractères de son chien correspondent bien à ce



qu'on peut savoir d'un dingo et si l'on peut comprendre qu'ils aient pu séduire Mirbeau, les derniers semblent moins caractéristiques, tout le monde reconnaissant la difficulté d'adaptation du dingo à l'homme et à la vie dite civilisée. Mirbeau est-il tombé sur un sujet exceptionnel ? On peut le croire car celui-ci *"avait une préférence marquée pour les étoffes aux riches colorations, pour les coussins les plus moëlleux..."*. Pour ce qui est de ce dernier tropisme, point n'est besoin d'être dingo, chien suffit !

Continuant son dialogue avec Nazzi, Mirbeau se fait encore plus précis quant à sa vie avec son compagnon un peu particulier, mais nous ignorons toujours où, quand et comment cet animal exotique a pu arriver jusqu'au domicile de l'écrivain, à une époque où les dingos devaient être rarissimes, sinon inconnus, en France ?

Ce qui est sûr, c'est que ce dingo de Mirbeau, qui se serait appelé Dingo, n'existait plus lors de cet entretien. Mirbeau n'en parle qu'au passé. Combien de temps l'a-t-il gardé ? Quel âge avait-il atteint ? *"Je lui dois de nombreux succès... Il ne pouvait passer inaperçu... Dans deux voyages qu'il fit avec moi, en Allemagne et en Italie, il attirait la curiosité des voyageurs, dans les hôtels où je descendais... Lui, vivait, dédaigneux, un peu distant, semblant mépriser nos gestes et nos parades... Lorsqu'un autre chien l'abordait, il paraissait ne pas le voir et s'en allait, soucieux de ne pas se commettre."* Un comportement inhabituel pour un dingo qui, nous a-t-on dit, supporte mal le contact du chien domestique. Chanceux, Mirbeau, d'être tombé sur un tel sujet si bien équilibré ! Nombre de propriétaires de dogues, de boxers ou parfois de petits roquets hargneux, ont eu moins de chance... Mais, comme nous le dit le maître – peut-on qualifier ainsi celui qui possède un dingo ? –, *"C'était un puissant psychologue que Dingo ! Jamais il ne s'est trompé sur la moralité des visiteurs qui franchissaient notre seuil... Chaque fois que Dingo accueillait avec bienveillance un étranger, je pouvais être sûr que celui qui venait à moi était un brave homme, une conscience... Si, au contraire, Dingo aboyait et menaçait, il n'y avait aucun doute à avoir : j'étais en présence d'une crapule... Je pourrais citer tel personnage haut placé, qui manqua porter l'empreinte, au cou, des crocs et des griffes de Dingo... Dingo ne s'était point laissé prendre à ses décorations et à ses titres..."*. On ne peut plus ignorer que c'est le contestataire qui parle maintenant et que l'on passe, subrepticement, de la psychologie de son chien aux sentiments de l'homme qui va bientôt s'épancher sur *"la méchanceté et la laideur des hommes"*. Mirbeau le sent peut-être, qui revient un dernier moment à l'animal, pour nous parler de ses instincts persistants d'animal sauvage : *"Malheureusement, Dingo avait gardé dans le sang un goût de meurtre et de fringale criminelle qui m'ont coûté, souvent, très cher... Obéissant à ses instincts ancestraux – ne les a-t-il donc pas tous perdus ? –, Dingo se plaisait à égorger, à la campagne, des poules, des oies, et des moutons mêmes... Avec une rapidité insoupçonnable, il vous saignait une bête, non pour s'en régaler, mais par soif de tuer..."* Ce qui contredit le parallèle qu'il fera, quelques instants plus tard, entre l'homme et les bêtes qui, elles, *"tuent par instinct de vivre, naïvement"*. Mirbeau termine la description de son chien par une anecdote surprenante : *"Je me souviendrai toujours d'un petit kangaroo (sic) que Dingo étrangla, à Hambourg, dans une auberge du port..."*. Extraordinaire histoire d'une invraisemblable rencontre d'un dingo australien, peut-être le seul naturalisé français, et de sa victime ancestrale, un kangourou, échoué, par quel miracle, dans une auberge allemande, précisément le jour où Mirbeau y débarque avec son tueur

professionnel ! Réalité difficilement crédible, ou plaisante mystification mirbellienne plus acceptable, mais qui laisse planer un doute sur la véracité de toutes les paroles prononcées jusque-là ? Surtout qu'aussitôt après cette plaisante et inimaginable histoire, Mirbeau en vient au fond de son futur roman, qui n'est plus, on s'en doute, une biographie canine, mais ses propres vues et ses jugements sur les choses sociales, sur la vie routinière d'un village, ses amours, ses haines, ses haines surtout. Louis Nazzi ne s'y est pas trompé qui, ignorant Dingo, le chien de Mirbeau, conclut : *"Il va nous donner encore une fois, sous la forme réduite d'un livre, sa vision chaude et nuancée du monde, sa philosophie amère et violente, la native générosité de son cœur et, baignant, aérant, rafraîchissant, tant de pages de cette rageuse pensée, toute l'âme de toute la campagne..."*

Retenons quand même, comme un témoignage irréfutable de Mirbeau – les entretiens qui suivirent ne nous en apprendront pas beaucoup plus –, qu'il a possédé un dingo, nommé Dingo – de Mirbeau on aurait attendu mieux et plus original, surtout pour un animal qui n'est peut-être qu'un symbole –, que ce fut un être magnifique, curieux, un grand animal au poil long, totalement indépendant, un tueur-né, mais devenu psychologue et sachant reconnaître à leur mine ou à leur odeur tout porteur de décorations pourvus de titres, les notables en somme récompensés par leurs pairs. Un chien redresseur de torts, un chien justicier, un chien d'exception, mais un chien resté à l'état sauvage, le chien idéal dont on ne pouvait qu'écrire l'histoire...

Un an et demi plus tard, c'est Georges Pioch, un écrivain presque totalement oublié maintenant, auteur de belles lignes pleines de tendresse sur le chien, qui rend visite à un Octave Mirbeau encore très marqué par la maladie, tout empreint de tristesse et de mélancolie, se sentant abandonné de tous et condamné. Mais Mirbeau trouve l'énergie suffisante pour parler à son *"ami si cher"* de la nature qui l'entoure, du théâtre, de la France, qu'il juge bien malade, et aussi de *Dingo*, qu'il vient d'achever, mais qu'il doit reprendre et surtout raccourcir. Le manuscrit atteindrait six cents pages, qui ne peuvent être consacrées au seul chien d'Australie ! Il confirme ce qu'il a déjà dit à Nazzi, avec quelques précisions d'importance : *"Dingo, vous l'avez connu : c'était mon chien... mon "dingo", plutôt. Car Dingo n'est pas un nom de chien : il désigne une race d'animaux, plus proches du loup que du chien ; ils vivent en Australie où, dans la brousse, ils se couvrent de gloire et d'horreurs."*

Ainsi donc, ce fameux dingo, un intime au moins de Mirbeau, écrivain comme lui, l'aurait rencontré, mais nous ignorons si, intrigué et surpris par cet animal comme il aurait dû l'être, il lui a consacré quelques lignes ? Autre précision qui répond à l'une de nos questions – *"La mère de mon "dingo" à moi, avait été capturée pendant une chasse"* – , mais étrange révélation. Dans ces années-là, si les dingos étaient bien activement chassés par les colons, ce n'était pas pour les capturer afin d'en faire des animaux de compagnie, encore moins pour en faire l'élevage en conservant des femelles gestantes et leur progéniture, mais bien pour les exterminer ! Mirbeau termine en répétant ce qu'il pense de la cohabitation de l'homme et du dingo, un jugement très personnel : *"Le dingo s'adapte facilement à l'homme ; il l'aime et le suit, et il peut devenir même le plus doux des compagnons. Mais le manque de liberté, d'espace, l'attriste et l'affaiblit ; il ne tarde pas à mourir. C'est ainsi qu'est mort Dingo..."*

Doit-on en déduire que le dingo de Mirbeau n'est resté que peu de temps son compagnon ? Comment se traduit cette mort de langueur chez le chien ? ce syndrome de claustrophobie ? Il est dommage que

Mirbeau ne nous en ait pas dit plus sur ce point très particulier de la psycho-pathologie canine. Mais la chute de l'entretien nous ramène à Mirbeau et à son livre : "*Il est, sans doute, beaucoup parlé de lui dans ce livre qui porte son nom ; il en est comme le symbole ; mais c'est surtout un livre de satire sociale*"<sup>19</sup>.

Après ces deux importants entretiens, au cours desquels Mirbeau nous parle directement, il sera peu question du vrai chien de Mirbeau. En février 1913, sort le roman *Dingo* et ce nouveau chien éclipsa totalement le premier. Tout au plus pouvons-nous relever quelques mots parmi les nombreuses critiques qui vont fleurir tout au long de cette année-là, des mots qui permettent de penser que, pour beaucoup, il ne fait aucun doute que Mirbeau a bien possédé un spécimen de cet étrange animal. "*Tel est Dingo, chien de Mirbeau, qui l'a vu vivre et mourir*", écrit Henri Clouard<sup>20</sup>. Camille Mauclair, l'ennemi juré de Mirbeau, est tout aussi catégorique mais plus mordant : "*On savait que, sans aller jusqu'aux pratiques d'Alcibiade, M. Mirbeau parlerait de son chien pour qu'on parlât de lui, et on frémissait d'admiration impatiente. Dingo est en effet l'histoire du chien de M. Mirbeau, une bête hargneuse qui mord tout le monde, et à qui cet aimable caractère assure l'affection infinie de son maître*"<sup>21</sup>.

Les années ont passé, les éloges et les attaques se sont apaisés, et, sauf dans quelques cercles de fidèles, Mirbeau a sombré dans un quasi-oubli. Les études plus sérieuses, plus exhaustives, ont commencé, certaines portant sur des sujets apparemment aussi futiles que... le chien de Mirbeau.

En 1990, c'est Pierre Michel, qui a consacré une grande partie de sa vie à l'étude de Mirbeau et de ses œuvres, qui écrit : "*Son chien Dingo n'a jamais connu Cormeilles, – Cormeilles-en-Vexin qu'habita Mirbeau, la commune de Pontailles-en-Barcis du livre –, puisqu'il est mort en 1901, trois ans avant que son maître ne s'y installe...*"<sup>22</sup>. Il insiste l'année suivante lors du débat qui suit la conférence du Pr. Pierre-Jean Dufief : "*Dingo a bien existé, et sa mort, en octobre 1901, après 16 jours d'agonie, est longuement évoquée dans toutes les lettres qu'il écrit alors. Mirbeau a soigné tendrement son chien, l'a veillé jour et nuit, l'a porté dans ses bras pour qu'il puisse faire ses besoins. Il écrit à tous ses amis qu'avec son chien il a perdu beaucoup plus qu'un ami. Simplement, pour les besoins de la fiction romanesque, il situe les aventures de Dingo à Cormeilles-en-Vexin, où il n'a jamais posé les pattes, étant mort trois ans plus tôt*"<sup>23</sup>. Cette précision importante n'implique en rien que Dingo, le chien de Mirbeau dont nous connaissons maintenant la date du décès, ait été obligatoirement... un dingo. Mais nous avons là confirmation que Mirbeau avait bien un chien, du nom de Dingo, qui passa la majeure partie de sa vie (cinq ou six ans) dans le XIX<sup>e</sup> siècle, à Paris et en Seine-et-Marne, où il mourut, d'une jaunisse.

Avait-il, dans les années 1909-1912 qu'il passa au "Château", à Cormeilles-en-Vexin, un autre chien, un dingo à nouveau, ce qui eût constitué un record et qui aurait fait de Mirbeau le président du Dingo Club de France, l'unique adhérent et le seul propriétaire de chiens de cette race ? Cette fois, nous sommes plus catégorique et, même en l'absence de document, nous nous permettons d'affirmer que cela est impossible. Roland Dorgelès vient à notre aide qui, dans sa plaisante enquête à Cormeilles-en-Vexin, dans ce paisible village normand encore sous le choc que lui infligea Mirbeau par sa mordante charge, questionne les habitants sur personnages et animaux mis en scène dans le roman : Dorgelès : – "*De quelle race était [Dingo] ?*" / Le maréchal-ferrant : – "*Sa race... heu... une sorte de grand caniche.*"

*Peut-être mâtiné de griffon...*” Piscot, ouvrier : – “*Je peux vous jurer que Dingo était doux comme un mouton.*” Commentaire de Dorgelès : “*Ce fléau du Vexin était en somme un gros toutou très caressant et jamais, même en jouant, il n’a étranglé seulement un poulet*”<sup>24</sup>.

Ce témoignage est capital, sous la plume d’un très sérieux écrivain, et les réponses des autochtones ne peuvent qu’être acceptées sans réticence. Ils auraient été trop contents d’accabler leur indésirable concitoyen en imputant à son sale chien tous les défauts et tous les méfaits possibles et d’en faire une espèce d’animal féroce, une nouvelle Bête du Gévaudan ! Pour Pierre Michel, cependant, ces témoignages, “*loin d’être univoques*”, seraient à prendre avec beaucoup de précautions. Dans une très belle et très documentée introduction à l’ouvrage, Pierre Michel, recherchant la part de vérité qu’il faut accorder à *Dingo* et après avoir souligné la fragilité des témoignages humains, ajoute ces quelques lignes : “*Plus dérangeant encore, il apparaît que, si Dingo a bien existé et est bien mort dans les conditions évoquées dans les dernières pages du roman, il n’a pour autant jamais posé les pattes à Cormeilles, où il est censé être arrivé nourrisson, pour la bonne raison que Mirbeau ne s’y est installé que deux ans et demi après sa mort ! Nous ignorons à quelle date exactement le vrai Dingo, le Dingo historique, est entré dans sa vie, mais c’est forcément après octobre 1894, puisqu’à cette date Mirbeau se plaint à Monet de se retrouver sans chien après s’être fait voler le sien, nommé Tholl. Alors, que peuvent valoir les témoignages contradictoires des gens de Cormeilles sur un chien qu’ils n’ont jamais rencontré, et pour cause ?*”<sup>25</sup>. Faisons le point : le chien dont nous a parlé Mirbeau, au passé répétons-le, en 1910 et 1911, un dénommé Dingo, était, *dixit* son maître, un dingo australien. Ce “chien”, qui lui aurait servi de modèle, est mort en 1901. Il faut croire que Dingo était un chien remarquable, au caractère exceptionnel qui seyait bien à celui du polémiste et qu’il lui a laissé un éternel souvenir pour en avoir fait le héros de son roman...

Christopher Lloyd, un des nombreux étrangers à s’être intéressés à Mirbeau, revient sur le sujet à l’occasion de son parallèle entre notre romancier et Jack London, deux grands auteurs de “romans-Chien”, entre *Dingo* et *Croc-Blanc*, deux “*biographies fictives*” de chiens sauvages, qui ont toutes deux “*une solide base documentaire, construite à partir de l’observation personnelle de leurs auteurs. Mirbeau était le propriétaire de deux chiens appelés successivement Dingo (bien que ses biographes ne sachent pas à quelle race canine ces chiens appartenaient)*”<sup>26</sup>. Outre l’intéressante information que le dernier chien de Mirbeau portait le même nom que Dingo, le supposé dingo, mort en 1901, une note apporte deux autres précieuses références : “*Reg Carr prétend même que le véritable Dingo n’était qu’un grand caniche (voir Anarchism in France : the case of Octave Mirbeau (Manchester University Press 1977, p. 149 ; tandis que d’après Catherine Fritz, dans sa préface à la réédition de Dingo (Éditions Michel de Maule, 1987, p. 11), le chien de Mirbeau était ‘de la brave race des bergers, moutonnant et affectueux*”<sup>27</sup>. “*Le véritable Dingo*” dont il est question ici semble bien être celui qui est mort en 1901, comme le laisse supposer la suite du propos : “*Quand Mirbeau raconte la mort du véritable Dingo dans une lettre à Rodin, en octobre 1901, il observe justement que jamais je n’ai vu aux yeux d’un homme une telle expression humaine d’amour, de supplication et de souffrance. [...] Ah, je lui eusse sacrifié bien des personnes que je connais*”<sup>28</sup>.

En réalité, le vrai Dingo, le Dingo des origines, l'inspireur – caniche ou berger d'origine inconnue, tout sauf un dingo australien – n'est pas Dingo Premier, mort en 1901, mais un brave chien sans race. C'est une fois encore Pierre Michel qui le retrouvera en étudiant la volumineuse correspondance de l'auteur : *"L'idée est probablement très ancienne, puisque, dans ses Lettres de ma chaumière de 1885, il évoquait déjà, avec émotion et nostalgie, son compagnon de misère, lors de sa retraite à Audierne, pendant l'hiver 1884. Ce "bon chien", nommé Canard doté d'une "épaisse crinière d'or fauve" et d'"yeux jaunes terribles et doux", "pareils à ceux des lions", "comprendait toutes choses" – comme Dingo –, n'avait pas son pareil pour pêcher les truites et les rats d'eau et pour tenir tête aux chiens de garde, et il savait consoler son maître et pleurer avec lui. [...] Ce Canard, auquel Mirbeau, dans ses lettres à Paul Hervieu et à Alfred Capus de février 1884 prête de mythiques aventures, est l'ancêtre direct de Dingo"*<sup>25</sup>. Voilà enfin retrouvé le coupable, coupable d'inspiration, le vrai Dingo, dont la description correspond bien à ce qu'on a dit en préambule. Mais il fallait autre chose qu'un pauvre bâtard de chien français pour être le porte-parole et le faire-valoir de Mirbeau, un animal plus fantastique, au nom étrange et méconnu : *Canard* ne pouvait être le dernier roman de Mirbeau !

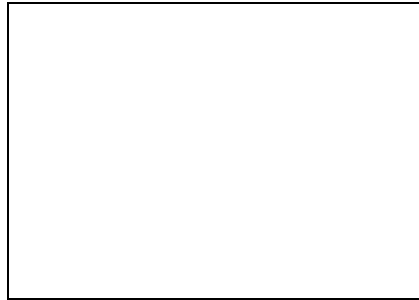
### **DINGO : UN DINGO ?**

À vrai dire, cette question paraît bien secondaire et bien futile mais, à partir du moment où Mirbeau choisit comme héros de son livre un chien – nous savons maintenant que ce ne peut être le sien, qu'il n'a jamais eu un dingo venu d'Australie –, un chien si original et atypique, en a-t-il donné une apparence plausible, acceptable, ou s'est-il laissé emporter par le côté symbolique et mythique de l'animal au point de lui faire perdre toute crédibilité ? C'est la question que nous nous posons, nous obligeant à une re-lecture du livre sous un angle nouveau, inhabituel, assez peu littéraire il faut bien le dire, mais à laquelle nous nous sommes volontiers prêtés.

Tout a été dit sur le rôle du chien dans ce roman. Les analyses et les interprétations ne manquent pas. Nous n'y reviendrons donc pas et c'est en "technicien" – mais en cynophile aussi – que nous suivrons ce Dingo, l'observant dans sa vie de tous les jours, jusqu'à sa mort, en n'oubliant jamais ce qu'il est censé être de par la volonté délibérée de Mirbeau, un canidé sauvage ou semi-sauvage, qui fut peut-être un jour *Canis familiaris*, mais est devenu un *Canis dingo*, qui fit peut-être un très long aller-retour, du monde des hommes au monde sauvage, en conservant des traces indélébiles de l'un et de l'autre.

On peut penser que c'est dans les années 1890, au hasard d'une lecture, que Mirbeau a découvert l'existence d'une race de chiens pas comme les autres. Cet animal l'ayant tout de suite séduit, par pure curiosité intellectuelle, il a sans doute cherché à en savoir plus. Des ouvrages existaient ; nous en avons donné l'essentiel. Il eut vite fait le tour de la question. Ce dingo, il l'a gardé en mémoire jusqu'à ce jour où arriva sous son toit un nouveau chien, et c'est tout naturellement qu'il lui donna le nom de Dingo. Nous savons qu'il récidiva et donna ce même nom au chien qui le remplaça. Mirbeau eut de nombreux chiens, auxquels il fut toujours profondément attaché : nous en avons déjà rencontré quelques-uns, Canard, Tholl, Pierrot ; bien d'autres ont dû exister que nous ne connaissons pas. Pierrot est un petit griffon noir et frisé que Mirbeau lui-même nous présente longuement dans *Dingo*, un adorable animal mort d'une crise cardiaque à Noirmoutier en 1886. Mirbeau n'avait pas quarante ans à l'époque, mais il s'en

souvent pourtant très bien de ce Pierrot "à qui [il] pense toujours, comme à un ami perdu, comme au plus fidèle, au plus tendre des amis perdus"<sup>29</sup>.



Pierre Falké.

Le premier contact que nous avons de *Dingo* se situe lors de son arrivée chez Mirbeau, en 1904, en provenance d'Angleterre. Nous découvrons alors ce "chien vivant", dont le destinataire se serait bien passé, se contentant plus volontiers d'"*un de ces merveilleux chiens d'Irato en porcelaine blanche*". La fidèle description que nous en donne Mirbeau est tout à fait réaliste et cette petite boule fauve, à la tête beaucoup trop grosse pour son corps pataud, ses yeux à peine ouverts, dépourvu de dents, une petite queue de rat et "*Sur le ventre rose, plein, glabre, tacheté de roux, un reste séché de cordon ombilical*", cette petite chose tremblante, tenant à peine sur ses pattes, est bien un petit chiot, "*un chien au maillot*", dans lequel tout amateur de chien un tant soit peu averti et observateur aura retrouvé n'importe quel chiot de quelques jours. Tout y est, jusqu'aux déjections malodorantes qui recouvrent le fond de sa caisse, mélange de lait aigre et de sérosités fermentées. L'absence de dents de lait, une station sur ses pattes à peine assurée, et ses paupières à peine décollées, signent un chiot de dix ou douze jours à peine, en tout état de cause, de moins de quinze. Et c'est là que le bât blesse. À cet âge, tout chiot a un besoin vital d'une mère nourrice. Hormis les rares cas, fort contraignants par ailleurs, d'allaitement totalement et précocement artificiel, le chiot dépend absolument du lait de sa mère, ou d'une nourrice d'adoption, qu'il tète très fréquemment, toutes les deux heures environ à cet âge. La question qui se pose alors est la possibilité, la vraisemblance d'un voyage sans nourriture d'un tel chiot, de Londres à Paris, au tout début du siècle, à une époque où les voyages n'étaient pas ce qu'ils sont de nos jours. De la capitale anglaise à la côte, en train ou en voiture, plusieurs heures de voyage, un embarquement sur un navire en partance pour le continent dans des conditions qu'on peut facilement imaginer, sans aucune sortie de la caisse de transport (on imagine mal un préposé à la promenade sur le pont d'un chiot de dix jours !), débarquement et chargement dans un train de marchandises ou, au mieux, dans le wagon à bagages d'un train de voyageurs, de nombreux arrêts et changements, de Douvres à Ponteilles-en-Barcis (*alias* Cormeilles-en-Vexin) près de Pontoise, le trajet devait prendre bien du temps et nécessiter bien des transbordements ! Un voyage très long, d'au moins deux jours, difficilement imaginable... Dans la réalité, c'est un chiot mort que Mirbeau aurait réceptionné : "*Il n'eût plus manqué, parbleu, que ce chien fût un chien crevé...*". Mirbeau s'en serait sûrement très vite remis. Il n'en avait commandé à personne, n'attendait pas un tel cadeau, n'en voulait de personne. Mais nous

n'aurions pas eu *Dingo*. Sortons-le donc de sa caisse, et accueillons ce très jeune dingo, venu d'Australie dans le ventre d'une vraie sauvage gestante capturée pour le plaisir d'un excentrique collectionneur britannique particulièrement argenté... Mirbeau reconnaît quand même l'originalité, la rareté et le caractère exceptionnel d'un tel cadeau, partagé, il est vrai, avec le roi Édouard VII et un indéterminé parc zoologique. À ce sujet, il convient de remarquer que les zoos ne se sont jamais battus pour avoir comme pensionnaires ces animaux vraiment trop ressemblants... à de vulgaires chiens domestiques et il est peu probable qu'un dingo ait jamais fait la gloire de celui de Melbourne : ô comble de l'ironie !

Mirbeau nous brosse un long tableau du dingo, tel que ses lectures ont pu le lui faire connaître, un curieux mélange de données généralement admises et de pures inventions énoncées sur un ton humoristique. À en croire le romancier, le dingo, ni chien ni loup, mais un peu chien quand même, tient du renard... de Guinée et du loup... de Russie. L'étymologie même du mot le confirme : dingo serait un vocable nègre qui signifie "*ni chien ni loup*". Une intéressante information que nous n'avons pu vérifier en l'absence de tout dictionnaire Buschiman-Français disponible. Quant à classer les aborigènes d'Australie, les Australoïdes d'origine asiatique, dans les peuples noirs... Passons rapidement – une telle discussion serait ici déplacée – sur le caractère sous-jacent un tantinet raciste d'une telle déclaration, qu'on est à moitié surpris de découvrir sous la plume d'un Mirbeau qui eut quelques tendances antisémites, heureusement vite réprimées.

L'affirmation très péremptoire que physiologiquement, histologiquement, ostéologiquement, odontologiquement, et paléontologiquement, le dingo n'est ni un chien, ni un loup, est des plus plaisantes, quand on connaît les difficultés encore actuelles pour distinguer les deux espèces. Nous n'en voulons pour preuve que les discussions souvent abracadabrantes qui suivent la découverte d'une "bête" tueuse, de moutons en général, à partir de l'examen de ses poils, de ses os, ou, le plus souvent, de ses seules empreintes. Très récemment encore, de très savants spécialistes, vétérinaires, zoologistes du Muséum National, responsables de la surveillance de la faune sauvage, et, incontournables comme les plus fins connaisseurs et plus ardents défenseurs de la nature, les chasseurs se sont penchés sur l'une d'elles censée avoir été laissée par un grand carnassier : les uns y croyaient voir un chien retourné à l'état sauvage – le mot dingo n'a pas été jusqu'à être avancé –, les autres un loup venu d'ailleurs, d'autres enfin un lynx, un des derniers survivants échappés au massacre annoncé par les chasseurs. Quel vétérinaire oserait se prononcer, sans hésitation, à l'examen d'un os sur son appartenance à telle ou telle espèce de canidés ? Une dent isolée aurait bien du mal à retrouver son propriétaire, et quiconque s'est livré à quelques fouilles archéologiques sait la difficulté que pose une telle diagnose à des fins paléontologiques. Mais Mirbeau n'était ni vétérinaire, ni zoologiste, ni paléontologue, ni chasseur. Nous savons qu'il n'aimait ni les uns, ni tous les autres. Il se contente d'être un magnifique homme de plume qui sait, quand il le faut, agrémenter un très sérieux propos par des remarques pleines d'humour.

Si la description d'ensemble du dingo tel que le voit Mirbeau est assez plausible, sa vision de la queue de l'animal est quelque peu embellie, "*une queue touffue, traînant à terre majestueusement comme un gros boa de zibeline*" : c'est ainsi, nous l'avons vu, que

nous la présentaient les gravures du siècle dernier, les seules que Mirbeau a pu observer.

Pour bien nous prévenir qu'il avait bien acquis avec Dingo un animal tout à fait extraordinaire, Mirbeau n'hésite pas encore à forcer le trait en nous décrivant la terreur de l'élevage australien, ses carnages (les récits des voyageurs et des naturalistes du siècle passé en font tout autant), et sa technique d'attaque des troupeaux par la mise hors de combat préalable des chiens de berger préposés à leur garde et, pour faire bonne mesure, des hommes qui les accompagnent. Or, nous savons qu'on peut accuser ce dingo de tous les maux, sauf de s'en prendre directement à l'homme, un prédateur trop bien armé et trop gros gibier pour lui.

D'un autre côté, pour bien montrer que Dingo sera le meilleur des compagnons, Mirbeau nous décrit sa mère – qui, rappelons-le, se retrouve embarquée de force sur un bateau, pour un voyage au long cours, directement après sa capture dans le *bush* australien – comme une bête douce et caressante avec tout le monde à bord : la joie des riches voyageurs des premières dont elle est le plus adorable des compagnons.

De la description de Dingo alors qu'il n'était qu'un chiot et de celle de son comportement, il y a peu à dire. Ce sont celles de tout jeune chien dans les premiers mois de sa vie, joueur, espiègle, laboureur de couches fraîchement préparées et de châssis amoureuxment semés, compisseur de plate-bandes fleuries. Qui n'a connu de telles prestations ? Point n'est besoin d'aller chercher un dingo ! Dingo, dont le tropisme pour les confortables chaises-longues, les mols velours et les coussins gonflés de duvet est très marqué, n'a rien en cela de très exceptionnel. Qu'il aime le lait très pur, la bonne soupe cuisinée et qu'il ait appris très vite à être propre, n'en font pas pour autant un animal merveilleux. Il est en cela très semblable à tous les autres chiens domestiques, qui ont vite adopté le confort des hommes, savent apprécier sa cuisine et ont su se rendre acceptables et vivables en leur compagnie.

Mais Dingo est devenu adulte et ce, dans les mêmes délais que n'importe quel vulgaire chien. Encore a-t-il la chance, que n'ont pas la plupart de la gent canine de nos jours, de pouvoir s'ébattre, au début, dans un enclos de vingt hectares. S'il lui fallait une dose inhabituelle de liberté, d'espace et de soleil, il n'en a pas manqué, au moins à cette période de son existence. Un chien gâté, Dingo, qui avait tout pour être heureux et faire en retour la joie de son maître, mais il y avait déjà en lui comme un éclair de folie qui brillait dans ses yeux, des yeux bien semblables à ceux de certains chiens nordiques qui ont gardé dans leur regard comme un souvenir de leur pas si lointaine origine, du loup boréal dont ils sont issus. Les déboires subis par certains propriétaires de huskies ressemblent étrangement à ceux qu'a dû endurer Mirbeau avec son Dingo. Contrairement à ce qu'on aurait pu penser, Dingo n'éprouve pour ses congénères aucune agressivité particulière. Il ne se bat pas avec eux et les imposants bas-rouges taillés en athlètes et préposés à la garde des troupeaux s'en méfient. S'ils n'osent passer à l'attaque, c'est parce qu'ils "*sentent le loup*", nous explique Mirbeau ! Disons tout simplement que Dingo n'est pas un bagarreur et que lesdits bas-rouges ont été bien dressés. Qu'aurait dit Mirbeau s'il avait été le propriétaire d'un boxer, un modèle du genre batailleur-né ?

Mais, comme tous les chiens, il a son caractère et ses têtes. Il aime son maître et sa maîtresse, les enfants et Miche, la chatte, qui fut élevée avec lui. Contrairement à ce que nous dit le proverbe, chiens



et chats s'entendent souvent très bien au sein d'une même famille et il n'est pas rare de les voir manger et dormir ensemble. Ce n'est pas un comportement général, mais les cas sont moins rares qu'on ne le pense : Dingo, un brave chien. Pour les besoins de la cause cette fois, Mirbeau le fait tendre et amical avec les pauvres, les malheureux, et bien sûr les assassins. Roman oblige. Il fallait bien que ce dingo sente le mauvais, le putride dans l'âme humaine. Aussi son agressivité et sa méfiance s'étendaient-elles aux notaires, aux militaires et à tout porteur d'uniforme. Ce dernier trait n'a là encore rien que de très banal chez le chien et les facteurs sont là pour en témoigner... Quoi de plus banal aussi que le fait de chasser les taupes et de retourner leurs savantes habitations souterraines, de poursuivre et de tuer les volailles de toutes plumes, de fuguer de temps en temps. Évidemment, pour faire bonne mesure, tout est amplifié à l'extrême avec *Dingo* : la liste de ses hécatombes de volatiles, de petits ruminants, de chats, de lapins... russes, de cobayes et de souris apprivoisées semble n'avoir jamais de fin. Le village est décimé, plus un être vivant à la ronde, à part les hommes qui n'en peuvent plus. Et le chien devient bouc-émissaire. La mesure est comble quand il s'attaque à la chose la plus sacrée de nos campagnes, le gibier de chasse. Mais dans tout cela, rien qui nécessite la mise en scène d'un carnassier sauvage venu d'Australie. Qui n'a eu à faire avec les propriétaires de poules, avec les gardes-chasse, les chasseurs ? Ils sont nombreux ceux qui ont dû renoncer à se promener dans leur campagne. C'est ce à quoi Mirbeau en est réduit, qui décide de quitter le pays où il s'était installé. Rien de très important pour Mirbeau qui n'était pas à un déménagement près et qui semble avoir aimé ça. Et le voilà installé en plein Paris, avec vue sur le Trocadéro. Dingo ne fait que venir grossir le nombre très élevé des chiens qui devaient, même à cette époque, habiter la capitale, en appartement. Imagine-t-on un vrai chien sauvage lâché dans la grande ville ? Dingo, lui, y est tout de suite très à l'aise, se promenant en liberté dans les jardins du Trocadéro, sous l'œil de son maître, qui continue tranquillement à écrire dans son cabinet de travail : heureux homme, merveilleux chien de compagnie qui, sans avoir subi aucun dressage – le chien de Mirbeau ne peut avoir subi quelque contrainte que ce soit –, vaque tranquillement à ses affaires, gambadant en toute liberté au milieu des voitures, de la foule, des enfants, des chiens et des chats. Exceptionnel, ce brave toutou qui dédaigne même de répondre à l'appel des chiennes en chaleur, joliment qualifiées de "*chiennes amoureuses, en toilette lascive du péché*" ! Évidemment, un dingo... Mais chez un chien ordinaire, cette rarissime anaphrodisie, à moins qu'elle ne réclame l'intervention rapide et énergique d'un thérapeute si l'animal doit être utilisé comme étalon recommandé, serait un bienfait inestimable pour le commun des maîtres de chiens citadins !

Dingo supporte donc exceptionnellement bien cette vie parisienne, malgré une fugue sans autre but que de nous faire rencontrer, comme par hasard, une pauvre fille poitrinaire. Une courte fugue mais, selon Mirbeau qui trouve la distance du Champ-de-Mars à Montmartre très longue, un véritable exploit. N'importe quel chien, de n'importe quelle race, est capable de parcourir ces quelques kilomètres. Évidemment, la rencontre avec quatre pauvres moutons qui se rendaient à l'abattoir réveille les sens apparemment endormis de notre soi-disant phénomène. Sur le point d'être volé alors qu'il se rendait tranquillement à ses affaires, Dingo se rebiffe et mord le voleur qui avait eu la prétention de l'emmener en le tirant par son

collier. N'avez-vous jamais essayé de prendre par son collier un chien inconnu de bonne taille rencontré par hasard ? Bien vous en a pris. Cela est plus dangereux et risqué que de rencontrer un dingo dans la brousse.

Il n'est pas rare non plus que des chiens d'appartement se mettent tout d'un coup à tailler en pièces vêtements ou objets divers dans leurs moments d'ennui ou d'abandon momentanés des membres de leur famille humaine. Troubles du comportement, diront les uns, défoulement passager sans signification pathologique, diront les autres. Peu importe.

Quelle idée a donc Mirbeau de se mettre à voyager avec son animal ? Après en avoir fait la terreur de Paris, était-il vraiment nécessaire d'étendre le champ possible de ses méfaits à toute l'Europe ? Une fois de plus, roman oblige, et le tableau de chasse s'enrichit d'un couple de faisans dorés appartenant à un cordonnier, d'une petite gazelle apprivoisée par un commerçant juif ( ?, cf. *supra*) et, nous y revoilà, d'un kangourou qui se promenait comme par hasard dans un restaurant d'Altona, un faubourg de Hambourg ! Nous allons oublier les perroquets de Dresde, les balbuzards de Dusseldorf, le sanglier de Munich et les flamants roses du zoo de Cologne. Mirbeau nous sert là un bien agréable divertissement.

De retour à Paris, re-langueur et re-dépaysage qui nécessitent un retour à la campagne, à Veneux-Nadon, près de Fontainebleau, où, comme n'importe quel chien revenant dans la résidence secondaire de ses maîtres, Dingo recouvre une certaine joie de vivre et une activité plus intense avec les retrouvailles de la forêt, de l'herbe, des taupes et des petits oiseaux. Pour beaucoup de chiens, c'est aussi l'occasion de refaire des fugues plus ou moins prolongées, de batailles avec des congénères où on laisse souvent du poil, – avec Dingo, pas de problème –, de rencontres parfois lourdes de conséquence avec des moutons, des chats, des volailles, de partir, nez au vent, parfois très loin, à la recherche des femelles odorantes prêtes à l'amour ; avec Dingo l'indifférent, aucun ennui à prévoir de ce côté-là.

Dingo, lui, choisit la fugue et l'errance, se met à manger tout ce qu'il rencontre d'insolite, vieux bois, vieil os, vieux torchons : crise de perversion du goût caractérisée, de pica à l'étiologie mystérieuse ? Seule, une chasse passant non loin de là, lui fait retrouver un comportement normal de chien de chasse, au grand dam des veneurs privés de leur proie et de l'hallali final, le plus beau moment de leur courre ! Quel chien courant, abandonné et errant dans une forêt giboyeuse résisterait à l'appel de la chasse ? Il chercherait aussitôt à la rejoindre et, s'il était le meilleur des courants, prendrait tout naturellement la tête de la meute, la forlongeant sans se soucier des ordres des valets de chiens. Dingo, chien libre et sans dressage n'a rien fait d'autre.

Ce chien, comme les autres, sait revenir de temps en temps de ses promenades en solitaire pour retrouver ses maîtres et s'en faire caresser. Comme les autres, il sait se faire humble et attentif lorsque l'un d'eux est malade et alité.

Mais Dingo n'est qu'un chien, soumis comme tel, et sans doute comme tous les autres canidés, loups, renards ou dingos, domestiques, sauvages ou apprivoisés, à la maladie qui ne prévient pas et n'épargne pas les plus forts. Peu importe celle qui l'a emporté, piroplasmose contractée lors de ses errances campagnardes, leptospirose transmise par quelque rat contaminé, ou simple ictère d'origine inconnue, les chiens ont les reins fragiles et meurent

souvent de néphrite. Le récit de la mort de Dingo est trop beau et trop bouleversant pour y introduire ces considérations techniques : "*Je ne sais pas ce qu'est la mort d'un chien. Mais je sais que Dingo est mort.*"

Non, Dingo n'est pas mort qui survivra encore longtemps dans le beau livre de Mirbeau, l'un des derniers de cet écrivain à avoir été récemment réédités. Si la présentation de l'œuvre et de l'auteur a pu être jugée trop réduite, ne faisons pas la fine bouche et réjouissons-nous de cette sortie qui met *Dingo* à la portée de tous.

Comment ce Dingo a-t-il été senti et reproduit par les artistes dans les éditions illustrées de l'œuvre ?

Pierre Falké est le premier à avoir tenté une représentation de *Dingo* avec des gravures sur bois coloriées de grande qualité. Chiot, c'est un petit animal au museau pointu et aux grandes oreilles, trop grandes pour lui, à la robe jaunâtre. Un peu plus âgé, on le voit lappant dans son écuelle, encore haut sur pattes, comme un chien qui a grandi trop vite, les oreilles, très pointues, sont mieux proportionnées et la robe commence à foncer. Adulte, en frontispice, c'est un grand chien-loup qu'on nous montre, à la sombre robe épaisse, aux mystérieux yeux jaunes<sup>30</sup>.

Bonnard, qui aimait Mirbeau et appréciait ses écrits, avait déjà illustré la 628-E 8 : "*Cela m'a beaucoup amusé, car j'apprécie infiniment l'humour de Mirbeau*"<sup>31</sup>. Il mit plus de temps à accepter et à réaliser l'illustration de *Dingo* et Mirbeau ne vit jamais le superbe livre qu'il publia, richement illustré d'eaux-fortes. Comment Bonnard s'est-il représenté cet animal supposé être un dingo ?<sup>32</sup> Il est difficile de répondre car les superbes illustrations n'ont rien d'une œuvre réaliste et il faut souvent être très attentif pour retrouver une forme canine dans le dessin. Le chien, à peine esquissé, se devine dans une silhouette simplement ébauchée qui se fond dans l'ensemble de la gravure. Il faudrait beaucoup d'imagination pour reconnaître dans toutes ces superbes illustrations un dingo... ou une autre race de chien. Bonnard nous offre dans cet ouvrage de luxe l'histoire en images de Dingo, un Chien. Les scènes importantes du livre sont, par contre, parfaitement identifiables.

Plus tard, c'est Gus Bofa qui prend crayons et pinceaux pour illustrer le roman d'une suite de dessins au trait et d'aquarelles hors-texte<sup>33</sup>. C'est très beau, dans un autre registre et Dingo, s'il fallait lui attribuer une race – est-ce vraiment utile ? –, pourrait être berger, Malinois ou Tervueren.

Dingo a inspiré le poète Guy Métives qui, dès la sortie du livre, nous a offert pas moins de quinze strophes sous le titre de "Dingo à l'Exposition Canine", un rare texte dont nous ne retiendrons que les cinq dernières. Le poète est loin d'avoir vu dans Dingo un chien sauvage exotique : pour lui, il ne peut s'agir que d'un chien de rue, un sale clebs, qui ose venir semer le trouble dans une très sélecte exposition canine qui n'accueille que les chiens de haute lignée, un chien anarchiste, le vrai chien de Mirbeau :

*Quand, tout à coup, gratte à la grille  
Des cages, un chien du dehors ;  
Un cleb de la rue, un bon drille,  
Maigre et crotté par tout le corps :  
Un chien bâtard, un misérable  
Qui, bien sûr, n'a pas plus d'aïeul  
Que de paletot sur le râble,  
Et qui vit libre et vient tout seul.  
– "Dans cette compagnie illustre,*

*Je veux entrer, dit le cabot.  
Je suis Dingo, chien pauvre et rustre,  
Vous savez, la bête à Mirbeau..."  
Le pauvre ! Il reçoit au derrière  
Des coups de pied – et de quels pieds !  
– "Hors d'ici ! gibier de fourrière  
Qui ne peut montrer tes papiers !"  
Dingo fuit les agents de l'Ordre,  
Gardiens de ses frères cossus.  
Mais il gronde... Va-t-il les mordre ?  
Il fait mieux : il pisse dessus...<sup>34</sup>*

Que reste-t-il du dingo ?

Les chiens de Mirbeau passés en revue et re-lecture faite de son livre, il n'en reste qu'un nom et qu'une idée. Un nom qui fascina littéralement l'auteur au point de le lui faire choisir pour deux de ses chiens de compagnie, pour le héros d'un de ses romans, jusqu'au titre enfin de ce dernier. Une idée, qui le séduisit un jour d'un animal familier, mais ayant gardé toute sa liberté, son état de nature, une brute au sens littéraire du terme, la bête considérée dans ce qu'elle a de plus éloigné de l'homme. Le dingo d'Australie, découvert on ne sait comment, lui a semblé remplir ces conditions et apte à jouer ce rôle. Il chercha à le retrouver dans les livres et dans l'histoire. Il se persuada et fit tout pour nous convaincre qu'il en avait possédé un, le premier du nom, un véritable dingo vivant qu'il aurait connu et aimé. Il en fit alors un plausible personnage de roman, le principal, le héros, un héros mythique, symbolique qui pourrait parler à sa place, lui faire exprimer tout ce qu'il avait sur le cœur. Il lui ferait régler ses comptes avec la société qu'il rejette, comme le dingo refuse la compagnie des autres animaux, de l'homme, et de ses propres congénères.

Il aurait pu retenir, tout simplement, pour s'exprimer à sa place, un chien, un simple chien, un des siens, particulièrement admirable et qu'il aurait beaucoup aimé, au caractère aussi voisin que possible de celui de l'animal auquel il rêvait. Certes, mais Mirbeau voulait plus original, plus étonnant, un vrai sauvage, auquel on pourrait tout passer, tout excuser, ses frasques, sa sauvagerie, ses excès, son anormalité, mais qui trouverait grâce et sur lequel on pourrait s'émerveiller pour ses moments de tendresse et ses rares élans du cœur.

Il a jugé que *Dingo* était mieux que *Canard* ou *Pierrot* et le résultat lui donnera raison : un grand livre naîtra, sa dernière attaque, son testament littéraire, un chef-d'œuvre ont dit certains, une violente satire sociale et... un grand moment de littérature "canine". Dans le genre, difficile, où les réussites sont rares, on n'avait pas encore fait mieux. D'autres s'y essaieront par la suite avec moins de succès.

*Michel CONTART*

#### **NOTES :**

1. Dr. CHENU, *Encyclopédie d'Histoire naturelle ou Traité complet de cette science, Carnassiers*, 2ème partie, Paris, Marescq et Cie., 1853, p. 47.
2. Bénédicte-Henry REVOIL, *Histoire physiologique et anecdotique des chiens de toutes les races*, Paris, E. Dentu, 1867, pp. 86-89.
3. Eugène GAYOT, *Le Chien. Histoire naturelle*, avec un atlas de planches et figures, Paris, Librairie de Firmin Didot, 1867, pp. 25-27.
4. Emile RICHEBOURG, *Histoire des chiens célèbres*, Paris, C. Vanier, 1867.
5. *Le Chien*, Paris, J. Rothschild, 1876, p. 17.
6. Ad. REUL, *Les Races de chiens*, Bruxelles, Imprim. Charles Van de Weghe, 1891-1894, t. 1 : pp. 399-400.
7. Joanny PERTUS, *Le Chien. Races, hygiène et maladies*, Bibliothèque des connaissances utiles, Paris, J.-B. Baillièrre et fils, 1893, p. 13.

8. Octave Mirbeau a connu ce spécialiste d'escrime et d'équitation qui, nous dit Pierre Michel, a dû être une fois son témoin lors d'un duel en 1883.
9. Auteur du beau livre à thème canin, *Le roman de Follette*.
10. Baron de VAUX, *Notre Ami le Chien*, d'après Gordon Stables, Paris, J. Rotschild, 1897.
11. Comte Henry de BYLANDT, *Les Races de chiens. Leurs Origines, Points, Descriptions, Types, Qualités, Aptitudes et Défauts*, Bruxelles, Imprimerie Vanbuggenhoudt Frères, 1897, pp. 262-3.
12. Comte Henry de BYLANDT, *Les Races de chiens*, Laeken (Bruxelles), R. B. Postema et J. Van Raalte, 1904, 2 vol..
13. Dr. Maurice Burton et Robert Burton, *Grand dictionnaire des animaux*, rédacteur en chef de l'édition française Paul Schauenberg, introd. de Joseph Kessel, GDA Bordas, Genève, Edito-Service S.A., 1973, t. 7, pp. 1229-1232.
14. *Le Monde animal en 13 volumes*, Zurich, Editions Stauffacher S.A., 1974, t. XII, pp. 191-2.
15. Nouvelle traduite de l'Anglais par Robert d'Humières et Louis Fabulet, in Rudyard Kipling, *Œuvres*, 4 vol., coll. Bouquins, Paris, Robert Laffont, 1989, t. 3 : pp. 489-491.
16. Louis NAZZI, "À la gloire de Dingo. Octave Mirbeau nous parle de son prochain livre", *Comœdia*, 25 février 1910.
17. *Dictionnaire historique de la langue française*, sous la dir. d'Alain Rey, Paris, Dictionnaire Le Robert, 1992, t. 1.
18. *The Shorter Oxford Dictionary on historical principles*, 3ème édition, vol. 1, Oxford, Clarendon Press, 1964.
19. Georges PIOCH, "Une visite à Octave Mirbeau. Le grand écrivain, convalescent et mélancolique, nous parle de son prochain roman et de ses contemporains", *Gil Blas*, 11 août 1911. Georges Pioch nous a laissé de très belles lignes sur le chien : cf. E. G. SÉE, *Anthologie zoophile*, Biarritz, Imprim. moderne de "La Gazette", 1933, et Michel CONTART, *Le Chien*, coll. Les plus beaux textes de tous les temps, Le Muséum d'Histoire Naturelle, Lausanne, Éditions Favre, 1997.
20. Henri CLOUARD, "Dingo par Octave Mirbeau", *Le Temps présent*, août 1913, p. 165.
21. Camille MAUCLAIR, "'Dingo' et M. Octave Mirbeau", *Le Pamphlet*, septembre 1913, p. 4.
22. Pierre MICHEL et J.-F. NIVET, *Octave Mirbeau, L'Imprécateur au cœur fidèle. Biographie*, Paris, Séguier, 1990, p. 898.
23. "Le monde animal dans l'œuvre de Mirbeau", Actes du Colloque *Octave Mirbeau* d'Angers, 19 au 22 septembre 1991, Presses de l'Université d'Angers, 1992, p. 292.
24. Martin SCHWARZ, *Octave Mirbeau. Vie et œuvre*, The Hague-Paris, Mouton et Cie., 1966, p. 154.
25. Pierre MICHEL, "Introduction" à *Dingo* (à paraître chez Buchet-Chastel, dans l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau)
26. Christopher LLOYD, "Octave Mirbeau et Jack London fabulistes. De Dingo à Croc-Blanc", *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997, p. 282.
27. *Ibid.*, n° 5, p. 291.
28. *Ibid.*, n° 19, p. 291 : *Correspondance avec Auguste Rodin*, éd. P. Michel et J.-F. Nivet, Tusson, Du Lérot, 1988, p. 200.
29. Octave MIRBEAU, *Dingo*, Paris, Bibliothèque-Charpentier, Eugène Fasquelle éditeur, 1919, p. 49. Toutes les autres citations sont extraites de la même édition.
30. Octave MIRBEAU, *Dingo*, bois coloriés de Pierre Falké, Les Beaux Romans, Henri Jonquières et Cie., 1923.
31. Marguerite BOUVIER, "Pierre Bonnard revient à la lithographie", dans *Comœdia*, 23 janvier 1943, cité par : Francis Bouvet, *Bonnard. L'œuvre gravé*, Paris, Flammarion, 1981.
32. Octave MIRBEAU, *Dingo*, Paris, Ambroise Vollard, 1924, in-folio, 55 eaux-fortes de Pierre Bonnard, dont 14 hors-texte, tirage à 350 exemplaires.
33. Octave MIRBEAU, *Dingo*, Octave Mirbeau. Œuvres illustrées, aquarelles et dessins de Gus Bofa, Tradition de la France, Paris, Éditions Nationales, 1935.
34. "Gazette rimée", *Les Hommes du jour*, 6ème année, n° 279, 24 mai 1913.